



par **ANDRÉ VIDEAU**

Les temps qui changent

Film français d'André Téchiné

► Tanger dans son contexte, Depardieu, Deneuve, les fêlures de l'amour... Téchiné pourrait être qualifié de cinéaste des fidélités. Elles lui réussissent, puisque son nouvel opus s'inscrit magnifiquement dans cette tradition. Néanmoins, le bonheur de filmer en territoire connu est ici transcendé par une sorte de ferveur juvénile tout à fait exceptionnelle. On pourrait appeler cela "un coup de jeune", extériorisé par une caméra agile et souvent frémissante qui talonne les personnages adultes et les pousse dans des retranchements peu fréquents. Ainsi, Gérard Depardieu en amoureux fou, dont l'usure du temps n'a pas de prise sur la passion, ou Catherine Deneuve qui s'étonne dans un quotidien sans histoire pour ne point trop s'effrayer des jours qui filent, d'un corps qui ne lui plaît plus, d'un métier qui n'est qu'un médiocre gagne-pain. Sans oublier l'étonnant Gilbert Melki, modeste médecin hospitalier, dont la vocation, comme les revenus et les sentiments se dissolvent dans l'abus d'alcool. Caméra qui s'attarde aussi, avec une prévenance rare, comme c'est souvent le cas chez l'auteur, sur les héros plus jeunes. Qu'on se sou-

vienne de Gaspard Uliel dans *Les égarés* ou de Stéphane Rideau, et déjà de Lubna Azabal dans *Loïn*. Ici on retrouve le lumineux Malik Zidi, le teint constellé et le cheveu roux de ceux qui ont "regardé le soleil à travers un tamis" (révélé par François Ozon dans *Gouttes d'eau sur pierre brûlante*) et doublement Lubna Azabal, dans les rôles contrastés des jumelles Nadia et Aïcha. Deux Marocaines aux destins antagonistes. L'une, guère libérée par son choix de vivre à Paris avec son fils Saïd et un copain qui aime les garçons, et qui se bourre de sédatifs pour calmer son agressivité ; l'autre, qui semble plus épanouie malgré les contraintes locales, le voile, la famille, la précarité d'un emploi de serveuse dans un MacDo.

Septembre à Tanger, une arrièr-saison en demi-teinte, favorable aux dernières baignades pour touristes attardés et autochtones privilégiés. C'est le cas de Samy, jeune juriste vivant à Paris et qui rend sa visite annuelle, un peu protocolaire, à son pays natal et à ses parents, son père Nathan, médecin, et sa mère Cécile, animatrice dans une radio bilingue. Façon aussi de retrouver Bilal, un amant intermittent, gardien, avec deux molosses, d'une vaste demeure aux propriétaires absents. Cette année, et ça ne va pas favoriser les rapports familiaux plus basés sur les malentendus que sur les conflits ouverts, Samy arrive flanqué d'une amie, Nadia, l'une des deux jumelles, jeune mère célibataire névrosée. Antoine (Depardieu) ne correspond pas davantage aux critères d'un visiteur banal. Sous prétexte de surveiller un chantier de la zone portuaire (celui d'une chaîne de télévision destinée à contre-



carrer Al-Jezira), il poursuit, avec une obstination d'adolescent immature, un amour de jeunesse qui a défié le temps, quitte à importuner une femme qui a depuis longtemps refait sa vie. Toutes les manœuvres sont bonnes pour tenter de reconstruire un bonheur enfoui. Drôle de chantier qui passe par des bouquets de roses quotidiens ou des pratiques d'envoûtement (on est au pays des confréries gnaouas, autant profiter de leur savoir-faire !). On croit, depuis les premières images, que tout cela est voué à l'échec et aura une fin tragique, mais la vie a plus d'un tour dans son sac, et le final ouvre peut-être d'autres perspectives. C'est un des charmes supplémentaires de ce film que de laisser le dernier

mot à l'avenir et à ses incertitudes. On a signalé au passage les références à l'actualité telle qu'elle est vécue dans le grand port du Nord du Maroc, ancienne ville franche qui a un peu perdu de son lustre mais qui se refait une santé malgré la face sombre de certaines de ses activités (trafic de drogue, blanchiment d'argent et passage clandestin d'Africains en mal d'Europe*). Au-delà des sentiments et d'une esthétique en constante évolution, le cinéma de Téchiné s'inscrit aussi dans les plus brûlantes réalités de nos temps qui changent.

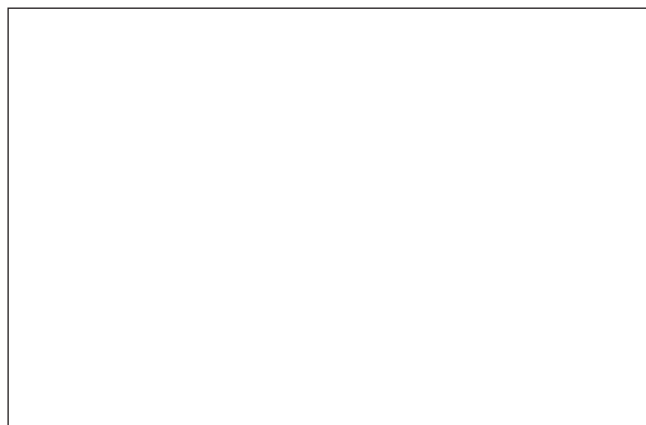
* Chaque année, des centaines de candidats à l'émigration franchissent le détroit à bord de *pateras*, embarcations précaires et surchargées. Beaucoup n'atteignent jamais les rives d'Andalousie.

de ruines éteintes, des barrages et des contrôles de routine, on n'entendra que de lointains pilonnages et des sirènes d'alertes qui font refluer les habitants vers les caves dans un rituel sans précipitation. Sous nos yeux, la plus grande violence commise sera l'exécution d'un chien, coupable de perturber le voisinage par ses aboiements ! On est en marge des combats et leurs incidences se font surtout sentir au sein du milieu familial. Pendant la guerre, les passions continuent et même s'exacerbent.

À 12 ans (âge qu'elle avoue à un prétendant lors d'une frasque sur le littoral), Lina (Marianne Feghali) ne sait pas trop par quel bout attaquer la vie. Elle nourrit une véritable passion, faite de complicité, de mimétisme et... de jalousie pour Siham, la bonne de la maison (Rawia Elchab), grande fille délurée qui ne manque pas d'astuces pour transgresser son statut d'esclave (robuste Syrienne, elle a été achetée à des parents campagnards et peut endurer des châtiments corporels pour des motifs futiles ou sérieux : une purée d'aubergines mal cuisinée, une tentative de fuite...). Mais Lina n'est pas mûre pour le dévergondage ou la révolte. Pendant que Siham s'encanaille, elle en reste à l'apprentissage des baisers ou à des petites rébellions démonstratives. Elle renverse l'ordonnement des repas en tirant sur la nappe. Elle simule un suicide dans le lavabo. Elle dénonce le projet de fugue de Siham au risque de la perdre et pour se faire bien voir de

Dans les champs de bataille

Film libanais de Daniele Arbid



► Beyrouth Ouest. Années quatre-vingt. Bien sûr les garçons, miliciens ou pas, en treillis et kalachnikov ou jeans et tee-shirts, paradent

au coin des rues. Une façon de mettre en valeur leur musculature et leur pilosité. Mais des véritables champs de bataille, on ne verra rien, sinon des panoramas